

Le psautier et la quête du salut

Le psalmiste et, par sa voix, le peuple d'Israël ne cessent de crier vers Dieu afin d'être sauvés : attitude qui a de quoi choquer un esprit contemporain ! Mais ce n'est pas là un simple appel au secours, car le « salut » a, dans la Bible, un sens très spécifique. Il est ce que Dieu seul peut donner, et au seul Israël, car cela ne se joue que dans le cadre de l'Alliance. Celui qui se fait connaître comme un Père et un Roi est aussi un Allié, responsable du peuple qu'il a choisi et sur lequel il nourrit un grand dessein. Le croyant peut donc l'appeler avec une immense confiance, qui se fonde sur la mémoire de l'expérience libératrice de l'Alliance, qui se mue en action de grâces et qui débouche sur l'annonce de ce salut aux nations païennes.*

LA prière de demande n'a pas bonne presse aujourd'hui et le psautier ne peut que pâtir de pareil discrédit, malgré le nombre des fervents qu'il compte actuellement dans notre monde chrétien. Il

* La numérotation des psaumes est ici celle de la Bible hébraïque.

ne manque pas en effet de lecteurs pour s'offusquer de ces appels réitérés à des victoires vengeresses, à l'acquisition de richesses et de biens matériels. On ne corrige pas cette impression négative première en mettant l'accent sur les chants d'action de grâces et les hymnes, car ils ont, tout compte fait, le même objet. Ayant quant à moi pris connaissance du texte des psaumes dans le tunnel de Dora, le réconfort qu'il me procura alors est demeuré sans ombre. Les premières objections que j'entendis formuler à ce sujet m'ont tout d'abord paru le fait de gens qui n'avaient jamais mangé, pour parler familièrement, de viande enragée ; mais je me rendis compte avec le temps qu'elles affectaient la nature même de la prière biblique, en son originalité essentielle. Pour bien des lecteurs, en effet, le Dieu des psaumes est une puissance extérieure, dont l'homme sollicite l'intervention au cœur de ses difficultés ; ils en font un Dieu « dépanneur » à l'instar des dieux qu'invoquaient les voisins d'Israël.

Une expérience unique

On ne saurait reprocher aux modernes de protester contre pareille vision des choses, car elle porte atteinte à la dignité du personnage sollicité, qu'on fait intervenir en des affaires qui ne le concernent pas, autant qu'à celle du demandeur, qui cherche ainsi à rejeter sur les épaules d'un autre le poids de ses propres responsabilités. La force de l'objection est incontournable ; reste à savoir si elle s'applique à la Bible. L'appel au secours ne s'y trouve pas adressé en effet à un quelconque dépanneur étranger : c'est vers le Dieu de l'Alliance que monte la requête d'une intervention salvifique, ce qui change radicalement les données du problème. Car le mot « salut » possède dans l'hébreu biblique un sens spécifique, mal perçu des auteurs et de leurs lecteurs, et qui à lui seul pourtant suffit à clore le débat. Telle est la raison du choix que nous avons fait du sujet de cet article.

Nous commencerons par souligner la place que tient le mot « salut » dans le texte du psautier, au point qu'il y apparaît comme un élément caractéristique du livre. Ce terme, autant que l'idée qu'il exprime, est spécifiquement biblique, ne possédant aucun correspondant exact dans la littérature religieuse extérieure : son emploi se trouve lié à l'expérience de l'Alliance faite par Israël, laquelle demeure unique dans l'histoire des religions. Pour être « sauvé », Israël se tourne vers celui qui a pris en charge son destin, en en faisant son peuple. La

démarche de l'orant prend alors un tout autre sens : il ne s'agit plus de faire entrer dans son propre jeu une puissance étrangère ; cela devient un acte de foi, que justifie le lien préalablement existant entre deux alliés, un lien dont l'initiative ne revient pas à l'impétrant. Les justes objections faites par la psychanalyse à la prière de demande tombent dès lors d'un coup et l'on peut, sans réticence aucune, obéir à l'invitation du Seigneur : « Demandez et vous recevrez ».

I

Le salut dans le livre des Psaumes

Le verbe *sôzô* avec ses dérivés se trouve à l'origine du vocabulaire chrétien du salut, du latin à l'ensemble de nos langues modernes. Il traduit, en règle générale, dans le grec biblique, les termes de la racine hébraïque *YSH^c*. La présence de cette racine est fort inégalement répartie dans le corpus hébraïque de la Bible. Sur un total de 326 emplois, le livre des Juges en totalise 21, les deuxième et troisième Isaïe 37, et le psautier 132 ; tandis qu'elle est pratiquement absente du Pentateuque, des prophètes préexiliques et des écrits sapientiaux, en dehors précisément de passages à saveur liturgique, tels que Gn 49,18 ; Ex 15,2 ; Nb 10,9 ; Dt 32,25 ; 33,29. La prédilection évidente du psautier pour ce mot ne peut s'expliquer que par la connaturalité qu'il possède avec le culte et la prière d'Israël.

De fait, *YSH^c* occupe une place privilégiée dans le livre, se démarquant nettement par là du problème de la libération ou « rachat », qu'expriment, avec des nuances d'ailleurs, les deux verbes *padah* et *gaal* ; le premier n'apparaît en effet que 16 fois dans le psautier, et le second 10. Manifestement, la rédemption ne constitue pas l'objet de la prière biblique. On ne prie pas pour être « racheté », pas plus qu'on ne célèbre le fait dans l'action de grâces.

La confusion risque plus facilement de se produire avec les verbes signifiant délivrer ou secourir. Les auteurs ne font pratiquement aucune différence entre les deux cris : « Au secours ! » et « Sauve-moi ». *Azar*, « secourir », le plus utilisé de tous dans les psaumes, n'accompagne pourtant *YSH^c* que 6 fois ; et l'on parle aussi volontiers de secours accordé ou à accorder, sans référence au salut, comme le font

les psaumes 120, 121, 124, qu'on célèbre le salut, au psaume 62 par exemple, sans prononcer le mot « secours ». Autant dire que les actions de secours et de salut sont nettement distinguées. Les deux mots ne s'emploient pas de la même façon. On dit fréquemment : « Dieu de mon salut », mais jamais : « Dieu de mon secours », ce qui est significatif. Apparaissent-ils d'ailleurs en position parallèle, qu'ils ne se situent pas sur le même plan. *YSH^c* évoque l'action salvifique de Yahvé dans sa globalité, tandis que les autres ne viennent qu'en préciser un aspect partiel. Ainsi au psaume 91, *YSH^c* paraît en dernier, comme pour tout récapituler :

*« Je le délivrerai lui qui s'attache à moi
le hissant en lieu sûr lui qui connaît mon nom ;
dans la détresse je serai avec lui ;
je le délivrerai je le glorifierai,
je le rassasierai d'abondance de jours,
et mon salut lui ferai voir » (Ps 91,14-16).*

Nous en avons dit assez pour pouvoir affirmer que les termes « sauver » et « salut » doivent être strictement réservés à la traduction des dérivés de la racine *YSH^c* ; ils expriment une notion définie et spécifique que nous allons immédiatement analyser, et qui ne se confond avec aucune autre. Aussi n'avons-nous cessé de protester contre l'escamotage quasi systématique dont ils sont l'objet dans le *Psautier, version œcuménique*, où l'on réduit l'idée de salut à celle de « victoire », au psaume 98 par exemple, un terme sans écho dans la littérature biblique, particulièrement plat et insignifiant.

II

La spécificité du recours au salut

La place privilégiée qu'occupe la racine *YSH^c* dans le psautier implique une spécificité de sens en rapport avec la prière d'Israël. Pour en saisir la nature, il est éclairant de remonter à l'utilisation profane du terme, assez rare certes, mais significative, dans l'ensemble de la littérature hébraïque. On se contente le plus souvent d'y contester l'efficacité de tout salut qu'on attendrait de l'homme (Ps 60,13). On lui concède toutefois quelque valeur positive, en des cas de figure bien

définis, celui par exemple d'un allié en temps de guerre (Jos 10,5 ; Jg 12,3 ; 1S 11,39 ; 2S 10,19 ; 2R 16,7), ou, plus positivement encore, celui qu'il faut aller requérir près de l'autorité responsable officielle (Dt 22,7), particulièrement celle du roi (Ps 72,4,13). C'est vers lui seul en effet qu'on entend monter le cri : « Sauve-moi ! » (2R 6,26). Le caractère royal de l'action salvifique explique la présence insistante du verbe dans le livre des Juges, ceux-ci y représentant des figures anticipatrices de l'institution monarchique : « Règne sur nous, toi, ton fils et ton petit-fils, puisque tu nous as *sauvés* de la main de Madian » (Jg 8,22) ; ainsi que la réflexion d'Ex 2,17 : « Moïse *sauva* les filles de Madian », le document yahviste donnant au personnage de Moïse des traits annonciateurs de l'autorité davidique.

De fait, dans le psautier, le salut attendu de Yahvé est bien lié à son titre de Roi. C'est à la responsabilité royale qu'on fait spontanément appel lorsqu'on parle de « sauver » :

*« C'est toi mon Roi c'est toi mon Dieu
qui décidais du salut de Jacob »* (Ps 44,5).

Ce titre de roi est explicitement mis en relation avec la victoire première remportée par la divinité sur les monstres marins, lors de la création :

*« Depuis toujours c'est toi qui est roi Seigneur
au cœur du pays œuvrant le salut ;
ceint de ta force tu fendis la mer
la nuque de Dragon tu brisas sur les eaux ;
c'est toi du Léviathan qui fracassas les têtes
pour les jeter en pâture aux rapaces »* (Ps 74,12-14).

Célébrant le renouvellement des forces de la nature au Nouvel An, le psaume 65 quant à lui s'exprime ainsi :

*« Tu réponds dans ta justice te faisant craindre
toi le Dieu de notre salut...
Ayant par ta puissance affermi les montagnes
et ta vigueur nouée aux reins,
tu apaises des océans les grandes houles
le mugissement de leurs flots »* (Ps 65,6-8).

Le terme « salut » vient donc tout naturellement à l'esprit lorsqu'on évoque la royauté de Yahvé, que ce soit dans les textes les plus

anciens (Ps 68,20-21), ou dans les plus récents (Ps 145,19 ; 146,3 ; 149,4), pour ne pas parler des psaumes dits « du Règne » (Ps 95,1 ; 96,2 ; 98,2-3).

Pareille affinité des deux idées de royauté et de salut, manifestée à travers tout le psautier, n'a d'ailleurs rien de fortuit, puisqu'on la retrouve dans d'autres livres en des passages à résonance liturgique :

« Voici le cri plaintif de la fille de mon peuple
s'élève de toute l'étendue du pays :
Yahvé n'est donc plus en Sion ?
Son Roi n'y est-il plus ?
La moisson est passée, l'été est fini
et nous ne sommes pas *sauvés* » (Jr 8,19-20).

Un Père et un Allié

Cette responsabilité première de Yahvé, qui conduit Israël à recourir au « salut » de son Dieu et de lui seul, n'est pas seulement sa responsabilité de Roi du pays ; c'est aussi surtout, et plus largement, celle de l'Allié. Le lien entre salut et Alliance est explicitement exprimé dans le psaume 89, qui reprend l'oracle de Natân (2S 7,1-17), où la formule : « Je serai pour lui un Dieu, il sera pour moi un peuple » devient : « Je serai pour lui un Père, et il sera pour moi un fils » :

*« Criant vers moi, il me dira : Mon Père
mon Dieu, mon rocher de salut !...
Je lui conserverai ma tendresse à jamais
et me souviendrai de mon Alliance »* (Ps 89,27,29).

Le souverain en la personne de qui se joue le sort du pays, est bien sûr particulièrement intéressé au salut que seul Yahvé peut lui octroyer (Ps 33,16 ; 144,10), en tant certes que Dieu-Roi, mais surtout peut-être au nom de cette Alliance avec David, qui se trouve alors promu au rang de « serviteur » (Ps 89,21 ; 144,10), c'est-à-dire de partenaire patenté de l'Alliance :

« A son Oint le Seigneur a donné le salut » (Ps 20,7).
*« Grand le salut qu'à son roi il assure,
tendresse il témoigne à son Oint
à David et sa lignée pour toujours »* (Ps 18,51).

Cela explique la place qu'occupe *YSH^c* dans les vieux psaumes royaux, tels que 20 et 21 : 3 fois dans le premier, 2 fois dans le second. Il est naturellement bien difficile de fixer les limites de la littérature royale. Le « Je » des psaumes anciens peut être en effet celui du souverain, sans que le mot « roi » apparaisse ; l'argument *a silentio* n'autorise pas à trancher par la négative. Qu'il soit roi ou non, le personnage qui, dans Ps 3,8 ; 28,8 ; 44,5,7 ; 60,11-12, en appelle « au salut de Yahvé », est suffisamment représentatif – qu'on parle ou non dans le cas de « personnalité corporative » – pour que la prière passe d'instinct du « je » au « nous », et de l'individu au peuple.

Le peuple et le psalmiste

Dans la majorité des cas, toutefois, c'est le peuple de l'Alliance qui est directement le destinataire du salut. C'est Israël en tant que « peuple de Yahvé » (Ps 14,7), un peuple qu'Il considère comme son troupeau (Ps 80,1-3) et qu'Il appelle ses « bien-aimés » (Ps 60,7) :

*« Ah ! reviens nous redonner vie
et faire la joie de ton peuple ;
témoigne-nous ta tendresse Seigneur
de ton salut accorde-nous la grâce ! »* (Ps 85,7-8).
*« Quand tu feras grâce à ton peuple songe à moi
prends soin de moi au temps de ton salut Seigneur,
pour qu'au bonheur de tes élus je goûte,
communiant à la joie de ta nation
fier d'appartenir à ton héritage »* (Ps 106,4-5).

Comme on le voit par ce dernier exemple, chacun des membres de la communauté aspire à obtenir sa part, pour lui-même, du salut accordé à Israël. C'est-à-dire que la quête du salut prend, explicitement ou implicitement, forme individuelle. N'exprimerait-il rien d'autre pour justifier sa démarche, qu'il s'agisse d'un malade (Ps 6) ou d'un innocent persécuté (Ps 7 ; 17), que le besoin où il se trouve, l'orant n'en demeure pas moins très évidemment un fils d'Israël. Le plus souvent d'ailleurs, il aime à le rappeler d'une manière ou de l'autre. Il s'attribue par exemple le qualificatif de « serviteur », qui au début ne convenait guère qu'à David ou au peuple élu dans sa totalité :

« *Ta face respandisse sur ton serviteur
au nom de ta tendresse sauve-moi Seigneur !* » (Ps 31,17).
« *Veille à ma vie moi ton fidèle
sauve ton serviteur (Toi mon Dieu) qui s'abandonne à toi* »
(Ps 86,2).

Il pourra dire, en termes équivalents : « Sauve-moi, car je suis à Toi » (Ps 119,94). Ailleurs, il appuiera le cri : « Sauve-moi » (Ps 22,22 ; 71,2) d'une longue évocation de son état de dépendance par rapport à son Dieu, de sa situation de « client de Yahvé ». Ajoutons que, dans les textes tardifs, l'Israélite s'attribue volontiers le titre de « juste », qualificatif apparemment plus neutre, mais qui tendra de plus en plus à désigner le véritable Israël fidèle :

« *Et les justes exultent sous leurs tentes
criant leur joie d'être sauvés* » (Ps 118,15).
« *Le salut des justes vient du Seigneur
il leur sera lieu fort aux heures de détresse* » (Ps 37,39).

L'appel à un Dieu sauveur en tant que Dieu Roi et Allié constitue la caractéristique fondamentale du salut dans la Bible. Cela fait du salut une notion spécifiquement biblique, dont on ne retrouve nulle part l'équivalent, ni quant à l'étymologie du mot ni quant à son contenu conceptuel, dans les religions extérieures à celle d'Israël ; là seulement la relation entre Dieu et l'homme se présente comme une relation d'Alliance, dont l'initiative revient expressément au premier. Lors donc que, pour être « sauvé », le psalmiste fait appel à une intervention divine, on ne saurait dire qu'il introduit dans ses affaires personnelles une puissance étrangère, un dépanneur occasionnel ; Jérémie en exprime lumineusement l'idée lorsqu'il s'écrie :

« *Espoir d'Israël Yahvé
son Sauveur en temps de détresse,
pourquoi es-tu comme un étranger en ce pays,
comme un routier qui s'arrête pour une nuit ?...
Pourtant tu es parmi nous Yahvé,
et nous sommes appelés de ton Nom* » (Jr 14,8-9).

III

Le Sauveur dans l'histoire

N'importe qui n'est donc pas habilité à « sauver » n'importe qui. Yahvé sauve Israël, en tant que sa responsabilité de Roi et d'Allié se trouve engagée par là : responsabilité exclusive et jalouse, interdisant tout recours pour ce faire à qui que ce soit d'autre. Il s'agit dans ce cas d'un engagement personnel de deux partenaires l'un envers l'autre. Car le salut ne constitue pas une réalité objective impersonnelle et neutre, même si l'on peut parler parfois de « coupe du salut » (Ps 116,10) ou de « manteau de salut » (Ps 132,16) ; il est expressément dit le salut de quelqu'un vis-à-vis de quelqu'un ; le salut du destinataire ou celui du destinataire – et ceci en proportions égales, 25 fois dans chaque cas –, ou celui des deux à la fois, comme le suggère la formule : « Dieu de mon salut » (Ps 18,47 ; 24,5 ; 25,5 ; 27,9 ; 38,23 ; 51,16 ; 65,6 ; 68,20 ; 79,9 ; 85,5 ; 88,2). Par là se trouve établi entre eux un système de relations fermes et stables, permettant de voir en Yahvé « son rocher de salut » (Ps 18,47 ; 62,3 ; 89,27 ; 95,1), « sa citadelle » ou « son rempart de salut » (28,8 ; 31,3-4 ; 140,8).

On peut certes imaginer qu'un quelconque secoureur inconnu du patient vienne l'arracher à la gueule d'un lion sans qu'il ne lui ait rien demandé, et pour cause ; qu'il réanime de même les victimes inanimées d'un incendie ou de tout autre séisme. Il n'en va toutefois pas ainsi, au contraire de notre verbe « sauver », avec les dérivés de la racine *YSH*^c. Yahvé ne sauve que ceux qui lui en ont fait la demande expresse ; il déclare à Moïse qu'il a entendu les clameurs des Hébreux esclaves en Egypte et qu'il a décidé de les « délivrer », mais le mot « sauver » n'apparaît pas en pareil contexte, car leur cri ne lui était pas adressé, vu qu'ils ne le connaissaient pas encore. Ce sera le cas en revanche lorsqu'ils se verront coincés, dans leur fuite, entre l'armée de Pharaon et la mer. Moïse leur dira alors : « Tenez ferme et vous verrez ce que Yahvé va faire pour vous *sauver* en ce jour » (Ex 14,3) ; et le chroniqueur de conclure : « Ce jour-là Yahvé *sauva* Israël de la main des Egyptiens » (14,30). De fait, la racine *YSH*^c demeure absente des récits de l'exode avant le passage de la Mer Rouge (cf. Ps 106,8,20), c'est-à-dire avant que les Hébreux appellent à la rescousse celui qui avait pris leur aventure en charge. Ainsi le « salut » se présente-t-il partout, dans le psautier, comme une réponse (Ps 20,7,10 ;

22,22 ; 34,7 ; 55,17 ; 60,7 ; 65,6 ; 69,14 ; 118,21) à un cri vers lui lancé (3,8 ; 12,6 ; 18,4 ; 88,2 ; 89,27 ; 107,3,19 ; 119,146 ; 145,19).

L'expérience de l'Alliance

Le recours à l'action salvifique de Yahvé implique, en fait, la référence à une expérience passée de l'Alliance. Israël en appelle au salut de son Dieu pour la gloire de son Nom (20,6 ; 54,3 ; 106,8,47 ; 116,13), en vertu de la force de son bras (60,7 ; 98,1 ; 108,7 ; 138,7), de la lumière de sa face (42,6 ; 80,1,8,20) et surtout de sa *Hèsèd* (6,5 ; 17,7 ; 18,51 ; 25,5 ; 31,17 ; 40,11 ; 69,14 ; 85,8 ; 98,3 ; 119,41 ; 138,7-8), le mot *Hèsèd*, intraduisible en français, signifiant la sollicitude fidèle à un engagement librement contracté. C'est de l'expérience du peuple élu, tout au long de son histoire, qu'il s'agit en l'affaire ; le souvenir des merveilles d'Egypte, quant à lui, ne se trouve évoqué qu'en Ps 106,21, dans le contexte du séjour des Hébreux au désert.

Cette référence au passé, pour implicite qu'elle demeure généralement, fait de la requête du salut une démarche de foi ; sachant à qui il s'adresse, le sollicitateur peut affirmer sa pleine confiance en lui. Le psautier annonce par là l'Évangile : « Ta foi t'a sauvé ». Le salut s'y trouve en effet « désiré » (119,174), « aimé » (Ps 70,5), « attendu » jusqu'aux limites mêmes de l'épuisement (Ps 119,81,123), dans le silence du plus total abandon :

*« Il n'est pour moi de repos qu'en Dieu seul,
j'ai grâce à lui de l'espérance
ayant trouvé en lui le rocher de salut » (Ps 62,6-7).*

Le Dieu de l'Alliance sauve donc ceux qui se donnent à lui (Ps 86,2), qui se « blottissent » contre lui (Ps 7,2 ; 17,7 ; 36,7 ; 37,40). Le fidèle criera alors très fort qu'il n'a pas peur, sa situation fût-elle apparemment désespérée (Ps 3,6-8), ce qui donne parfois à sa foi un caractère presque isaien. « Ne pas avoir peur » constitue en effet une condition du salut, et non son corollaire, comme le voudraient nombre de commentateurs du II^e Isaïe, qui font de la formule : « Ne crains pas » un signe distinctif de tout « oracle de salut » :

*« Le Seigneur est mon salut ma lumière
de qui donc avoir peur ? » (Ps 27,1).*

IV

Salut et plan de Dieu

En accordant le salut à son peuple, Yahvé ne fait pas le jeu de celui-ci. Il en intègre bien plutôt l'aventure dans ses plans à lui. C'est là un point qu'il est particulièrement important de souligner aujourd'hui, alors qu'on entend certains tenter de récupérer Dieu au service de leurs desseins, le rendant ainsi complice de violations flagrantes de la parole donnée. Cela représente pour la Bible la marque même de l'injustice universelle régnant en ce monde : « Tous les hommes sont des menteurs », et justifie l'appel au salut de son Dieu :

*« Viens nous sauver Seigneur, il n'est plus d'honnête homme,
il ne reste personne à qui pouvoir se fier ;
pour duper ses proches chacun ne parle
qu'à mots captieux dictés par un cœur double » (Ps 12,2-3).*

Or le lien entre les termes justice et salut est aussi vigoureusement appuyé dans les psaumes (24,5 ; 31,2 ; 36,7 ; 65,8 ; 51,16 ; 71,2,15 ; 98,2 ; 119,123) que dans le II^e Isaïe ; il y domine la problématique même de toute quête du salut, le manteau du salut s'identifiant à celui de la justice (132,9,16). Salut et justice ont ceci de commun qu'ils représentent tous deux une victoire du Dieu de l'Alliance sur le mal et ses séides, que les psalmistes appellent souvent des *po'alè awen*, « artisans du mal », formule où l'on peut subodorer quelque relent de sorcellerie. Le mal forme ainsi une sorte d'empire tentaculaire plongeant ses racines jusque dans le mystère de la création, où Yahvé remporta sa première victoire de Dieu justicier :

*« Tu réponds dans ta justice, te faisant craindre
toi le Dieu de notre salut...
apaisant des océans les grandes houles
le mugissement de leurs flots » (Ps 65,6,8).*

Les fidèles pourront en reconnaître l'écho dans leur propre expérience : « Ah ! sauve-moi Seigneur du flot qui monte et qui m'étouffe » (Ps 69,2 ; cf. 18,5 ; 32,6 ; 42,8 ; 88,8 ; 144,7) ; et il n'est pas interdit d'en rapprocher le cri de Pierre enfonçant dans l'eau du lac : « Sauve-nous, Seigneur, nous périssons » (Mt 8,25 ; 14,30).

L'action de grâces et l'annonce aux nations

Justice et salut constituent en effet l'un et l'autre, dans le psautier, le motif essentiel de l'action de grâces. On imagine certes aisément que les psalmistes « se réjouissent » du salut obtenu, ce qu'ils répètent inlassablement (9,15 ; 20,6 ; 21,2 ; 35,9 ; 51,14 ; 65,6 ; 70,6 ; 106,47 ; 118,14-15 ; 132,16 ; 149,4) ; mais la résonance de l'intervention salvifique va bien au-delà d'un sentiment de satisfaction personnelle. Rappelons en passant que, contrairement à ce que pensent la plupart des gens, l'action de grâces ne se confond pas avec un simple remerciement : c'est un cri d'admiration appelé à s'éterniser et qui consacre ici l'engagement de foi exigé pour l'obtention du salut. Bien que fortement personnalisé, puisqu'au départ le fidèle se trouve totalement désarmé et seul en face de son Dieu, le salut n'en reste pas pour autant un problème purement individuel ; il s'ouvre en un drame général, intéressant un public beaucoup plus large. Lors même qu'il vise le cas d'un simple particulier, fût-il non représentatif, le salut appartient comme tel à toute la communauté d'Israël, ne serait-ce qu'à titre de témoignage :

*« Je n'ai pas gardé scellée en mon cœur l'œuvre de ta justice
et j'ai dit ta fidélité, ton salut,
ni laissé ignorer à la grande assemblée
ta tendresse fidèle » (Ps 40,11),*

un témoignage destiné à reconforter les « pauvres » (Ps 22,27 ; 69,33), appelés à persévérer dans l'attente du salut :

*« Qu'ils répètent sans cesse : Le Seigneur est grand,
ceux qui escomptent ton salut » (Ps 70,5).*

Il n'y a d'ailleurs pas que les pauvres d'Israël qui aient à connaître le salut que Yahvé réalise pour chacun des siens. Le fait doit être notifié aux nations païennes elles-mêmes, qui attendent vainement de leurs dieux un salut que ceux-ci ne peuvent leur offrir. Espérance ainsi inscrite au cœur de tous les hommes, le salut n'a trouvé de réalisation qu'en Israël, sous la main du Dieu qui l'a choisi. L'écho de l'événement est donc appelé à être répercuté jusqu'au bout du monde. Moins explicitement que dans le II^e Isaïe, l'idée n'en est pas moins très présente dans le psautier :

*« Etant connues tes voies sur terre
parmi les nations, ton salut
que te confessent Seigneur tous les peuples
reconnaissant ensemble qui tu es » (Ps 67,3-4).
« Fidèle il se souvient de sa tendresse
envers la maison d'Israël,
et jusqu'au bout de la terre on a vu
le salut qu'œuvre notre Dieu » (Ps 98,3)
« Tu répands ta justice te faisant craindre,
toi le Dieu de notre salut ;
jusqu'au bout de la terre, aux îles lointaines,
c'est en toi seul qu'on a confiance » (Ps 65,6).*

Yahvé n'est donc pas un *deus ex machina* que ses fidèles introduiraient lâchement dans leurs affaires pour se soustraire à l'obligation d'en résoudre eux-mêmes les difficultés. L'initiative n'est point partie de l'homme, d'un homme aux abois allant se chercher de l'aide partout où il s'en peut trouver. C'est Yahvé qui s'est découvert le premier au peuple qu'il a choisi et préalablement libéré, afin de devenir pour eux désormais un « rocher de salut ». En faisant jouer dans le concret de l'existence des siens l'engagement initial, l'intervention salvifique réclamée en cas de danger s'inscrit dans un lien premier de l'Alliance. Et Yahvé poursuit par là sa lutte victorieuse contre le mal, jusqu'au triomphe final de sa justice.

Evode BEAUCAMP

GUIDE DE LECTURE DU PSAUTIER

Evode BEAUCAMP,
Professeur à l'Université Laval de Québec

Cette œuvre n'est pas le fruit d'un travail occasionnel de circonstance, mais celui de trente années de recherches exégétiques continues, et de méditation prolongée sur le sujet.

L'impression et la diffusion sont prises en charge par le Monastère des Clarisses de Voreppe (94, chemin sainte Claire – 38340 Voreppe – France) où vous pourrez commander cet ouvrage dès le mois de septembre.